

épaules. Vous ne devez donc pas être surpris de mon désir de vous jeter bas à la première occasion.

« La vérité est que vous possédez au plus haut degré le vice de la vieillesse, qui vous rend aveugle ; mais posez la question à vos fils, et demandez leur s'ils considèrent la convention présente comme équitable. Laissez-les s'arranger avec moi et allez lire votre Bible. Nous avons tous nos idées particulières sur le paradis ; si les autres auteurs pensent comme moi, la plus belle part de notre félicité future sera de ne trouver là-haut aucun libraire-éditeur. Cette idée m'a souvent consolé après une entrevue avec un de vos confrères [1]. »

En 1837 Marryat fit en Amérique une excursion qui dura plus de deux ans ; partout bien reçu, quoiqu'il ne fut pas en odeur de sainteté dans une grande partie de ce pays, à cause d'un toast qu'il avait porté à Toronto : « A la santé du capitaine Drew et de ses braves camarades, qui mirent à feu et à sang la Caroline. » Nous laisserons ici sous la cendre des questions encore brûlantes, et nous renverrons le lecteur aux gazettes de cette époque et au journal tenu par Marryat lui-même, qui exprime franchement son opinion sur l'oncle Sam et le cousin Jonathan.

En juin 1839 Marryat revint à Londres, où il résida jusqu'en 1843, tantôt dans Duke-street, tantôt dans Spanish-place, voyant beaucoup le monde, écrivant et publiant ses romans. Il avait rapporté d'Amérique une énorme collection de curiosités : peaux d'ours, peaux de buffle, peaux de loup, peaux d'opossum ; couteaux indiens de toutes sortes, sur lesquels les donateurs avaient tenu à faire graver leur nom. Les couteaux indiens étaient assez inoffensifs ; mais les peaux avec lesquelles le touriste avait décoré son appartement en guise de tapisserie, recouvert ses sièges en guise de housses et ses parquets en guise de tapis de pied, n'avaient pas été convenablement préparés, en sorte qu'en arrivant en Angleterre elles réclamaient l'intervention du fourreur, ce dont Marryat ne s'aperçut nullement.

Plusieurs dames connues dans le monde littéraire, et des personnages de distinction, venaient visiter ces curiosités américaines. La plupart admiraient les peintures, voulaient toucher la panthère, tombaient en extase devant le grand ours noir aux griffes d'argent (présent offert en Amérique au capitaine) et s'amourachaient du renard bleu, mais tous ces curieux sans exception, après la visite, sentaient—comment pourrait-on exprimer d'une manière convenable ce qu'ils sentaient?—une certaine « irritation » d'épiderme qui les rappelait bien vite chez eux pour changer de vêtements.

On dit qu'il suffit de voir pour croire ; mais ce fut en vain qu'on mit sous les yeux de Marryat la situation de son ours favori. Quand on lui insinua qu'un changement temporaire de résidence serait nécessaire pour ses fourrures, une lionne à laquelle on aurait pris ses lionceaux ou un poète qu'on aurait dérangé dans le feu de la composition n'aurait pas été plus furieux.

« La vermine dans mes fourrures ! Mais les fourreurs yankees battent toujours les Européens ! Non, jamais je ne croirai cela. »

Et il ne le crut pas en effet ; pendant trois mois les choses restèrent dans le même état, au grand désagrément de ses hôtes.

Le moment vint pourtant où il ne fut plus possible de conserver les fourrures telles qu'elles étaient. Le capitaine Marryat se décida enfin à s'en séparer. Du même coup, il quitta ses appartements de Duke-street, abandonnant tous les meubles de valeur qu'il y avait mis. On lui demanda s'il fallait les vendre.

« Les vendre ! Non, pour rien au monde ! Ne faites

pas cela ; je les enverrai à mon ami S***, qui trouvera à les utiliser. »

En effet, une énorme voiture de déménagement chargée de lits, de garde-robes, chaises, tables, canapés, fut dirigée vers la modeste maison de son ami, artiste besoigneux, qui demeurait quelque part dans les faubourgs de Londres.

Le destinataire fut reconnaissant, mais surpris.

« Ce fut une très-grande générosité du capitaine Marryat, disait-il plus tard, très-grande générosité en vérité ; malheureusement rien dans tout ce qu'il m'envoyait, excepté les chaises, n'a pu seulement passer par ma porte. »

Cette générosité, quoiqu'il en soit, eut d'excellents résultats : Tous aux griffes d'argent, le loup des savanes, le renard bleu et compagnie, furent envoyés à la garde d'un fourreur d'Oxford-street, par les soins duquel ils furent débarrassés de leurs locataires désagréables.

Vers cette époque le comte d'Orsay fit le portrait de Marryat, mais le manqua complètement et, ce qui est pis, rendit ses traits vulgaires. Le meilleur portrait que nous ayons de lui est celui que fit Sympson, l'élève de sir Th. Lawrence.

Sans être beau le capitaine Marryat séduisait tout d'abord. Il était de grande taille, large d'épaules ; ses mains étaient si remarquables comme forme, qu'un sculpteur de Rome voulut les modeler. Son caractère se lisait sur sa figure, dont l'expression la plus saillante était la franchise ; ses yeux gris, légèrement enfoncés, brillaient comme deux diamants à la moindre animation. Ses deux sourcils n'étaient pas pareils : l'un était placé plus haut que l'autre et beaucoup plus arqué ; particularité qui donnait à sa figure, même au repos, une physionomie d'inquisiteur. Sa barbe poussait avec une telle rapidité, qu'il était souvent obligé de se raser deux fois dans le même jour. Comme presque tous les hommes au cœur chaud, il était prompt à s'offenser, mais il oubliait aussi vite. Un contemporain, qui l'a connu aussi intimement qu'un homme peut en connaître un autre, a écrit sur lui :

« Ses défauts venaient de la trop grande activité d'un esprit qui ne pouvait jamais être calme. Le matin, à midi ou le soir, s'il n'avait personne à aimer, il querrellait pour faire quelque chose. Il formait constamment des projets non-seulement pour lui, mais pour les autres et changeait dix fois d'idée en un jour. Cette constante agitation avait usé rapidement un corps moins vigoureux. »

Il avait toujours été ainsi. Jeune, il se levait bien souvent avant l'aurore, ou même dans le milieu de la nuit, et, faisant irruption dans la chambre de son frère, l'éveillait en sursaut pour lui soumettre un plan nouvellement éclo dans sa tête. Il avait bâti un château en Hongrie, et il fallait partir tout de suite pour l'Autriche ; ou bien aller camper trois ans dans le désert, moyen infailible pour réaliser une bonne fortune. Il s'indignait des objections provoquées par ces propositions intempestives, et non moins grande était son indignation si le dormeur réveillé se retournait sur son oreiller en le priant de le laisser en repos. En société, ayant à traiter des sujets neufs et intéressant l'esprit des autres pour inspirer le sien, Marryat était plus gai et plus amusant que n'importe qui ; mais, chez lui, il était toujours préoccupé et souvent même sombre.

Ce n'était pas toujours sans raison. Il avait, comme tout le monde, ses chagrins et ses difficultés, et partant ses heures d'affaissement et de découragement. Dans ses moments-là il était dangereux de le contrarier ou même de le déranger ; mais quelle que fut sa mauvaise humeur, jamais ses enfants ne s'en apercevaient. Pour eux il était le père le plus indulgent et l'ami le plus tendre, prêt à leur tout pardonner, excepté de trahir la vérité ; car il

1) C'est à M. Bentley le père que s'adresse cette lettre.